

La terre, à l'approche de la nuit, commençait à se rafraîchir, et, à mesure que les derniers reflets du couchant pâlissaient, le croissant de la lune devenait de plus en plus lumineux, jusqu'au moment où l'absence du crépuscule permit à la clarté lunaire de remplacer brusquement la lumière du soleil.

C'était un spectacle pittoresque que celui du camp au clair de la lune.

Sur le mamelon qui dominait tout le camp s'élevait, comme nous l'avons dit, la tente du chef de l'expédition surmontée de sa bannière. Une faible clarté, qu'on voyait en dedans, indiquait que le chef veillait pour tous. Quelques feux, dont les foyers creusés en terre, ou entourés de pierres pour cacher la lueur des braises dont l'éclat eût pu trahir l'emplacement du camp, répandaient à fleur de sol une réverbération rougeâtre.

En cas d'attaque nocturne, des monceaux de fascines, élevés de distance en distance, pouvaient être allumés à la fois et répandre une clarté suffisante pour remplacer le jour. Des groupes d'aventuriers couchés, d'autres occupés à préparer le repas du soir, se mêlaient aux chevaux et aux bêtes de somme qui broyaient leur ration de maïs dans des auges de toile. L'insouciance et la résolution qu'à la clarté de la lune on lisait sur le visage bronzé des hommes, prouvaient qu'ils s'en rapportaient pleinement du soin de leur défense à la vigilance du chef qu'ils avaient choisi.

Au pied de la tente, un homme était insoucieusement couché, comme un dogue qui veille auprès de son maître. A ses longs cheveux, à la guitare qui reposait, il était facile de reconnaître le gambusino Oroche. Son temps semblait partagé entre la contemplation d'un ciel étincelant d'étoiles et le soin d'entretenir au pied du monticule un feu de branchages verts dont la fumée s'élevait en une colonne verticale argentée par la lune.

Au delà des retranchements, ses rayons blanchissaient au loin la plaine, et la brume, irisée par leur reflet, couvrait à l'ouest du camp les sommités d'une chaîne de montagnes qu'on voyait à l'horizon. Enfin, derrière les chariots, ils éclairaient les sentinelles qui se promenaient, la carabine au bras et l'œil aux aguets.

Parmi les divers groupes d'hommes couchés çà et là, nous retrouvons Benito, le domestique de don Estévan, Baraja et Pedro Diaz. Tous trois s'entretenaient à voix basse.

— Seigneur don Benito, demandait Baraja au vieux domestique, vous qui êtes si habile à expliquer tous les bruits du désert ou des bois, pourriez-vous nous dire ce que signifient les coups de fusil que nous avons entendus toute cette après-midi ?

— Je connais peu les Indiens ; cependant...

— Voyons, dit Baraja, pas de réticences effrayantes comme vous saviez si bien les faire lors de cette fameuse nuit des tigres.

— Cependant, reprit le domestique, j'ai été fait prisonnier par eux dans ma jeunesse, et, à moins qu'ils ne fassent subir à quelque malheureux captif

le supplice qu'ils m'ont infligé, je ne devine point quelle peut être la cause de la fusillade que nous avons entendue.

— Croyez-vous donc qu'ils aient pu faire quelque prise dans ces déserts ?

— Pourquoi pas ? répondit le vieux pâtre à cette nouvelle interrogation de Baraja. Depuis deux jours, notre ami Cuchillo n'est pas revenu et je crains bien que ce ne soit à ses dépens que ces démons prennent leurs ébats. Si c'est le même traitement que j'ai subi, Dieu veuille avoir son âme !

— Mais de quel traitement parlez-vous ? Ce supplice ne doit pas être si horrible, puisque vous y avez échappé !

— Vous croyez ? Eh ! je vous déclare que d'avoir la peau du crâne enlevée, d'avoir le corps déchiré en morceaux, d'être brûlé à petit feu, que tous les tourments en un mot qu'ils inventent ne sont rien en comparaison.

— Demonio ! reprit Baraja, ce n'est, je pense, que lorsqu'ils sont exaspérés que les Indiens s'amuse à vous torturer ainsi ?

— C'est quand ils sont de bonne humeur ; car il est très rare qu'ils ne soient pas contents quand ils ont fait quelques prisonniers. Ainsi, le malheur voulût-il que vous tombassiez entre leurs mains ami Baraja, priez Dieu que les Apaches soient d'humeur joviale, ce jour-là et vous en serez quitte pour un supplice atroce, mais du moins fort court.

— Cinq ou six minutes je suppose !

— Cinq ou six heures, quelquefois plus, mais...

Benito fut interrompu par l'arrivée d'Oroche.

— Seigneur Diaz, dit ce dernier, don Estévan a besoin de vous entretenir un instant, et vous prie de passer jusqu'à sa tente.

Diaz se leva et suivit Oroche, laissant Baraja et Benito continuer leur conversation.

— J'ai remarqué l'air soucieux de don Estévan dit Benito. Quoiqu'il n'ait jamais été bien gai depuis le départ de l'hacienda, et surtout depuis le moment où ce jeune homme a été précipité dans le torrent par son cheval, il m'a semblé aujourd'hui plus préoccupé que d'habitude.

Baraja n'était pas sans quelque remords de conscience à cette occasion, car si l'on se rappelle le rapport de Pepe le Dormeur au Canadien, l'aventurier avait été un de ceux qui avaient fait feu à leur tour sur l'Espagnol et sur Fabian. Il détourna donc la conversation pour la reprendre au point où elle avait été interrompue.

— Vous disiez donc, répéta-t-il, que ce supplice durait cinq ou six heures, quelquefois plus, mais...

— Mais jamais moins. Vous allez, du reste, juger d'après mon récit, que six heures de supplice valent quelquefois mieux que vingt-quatre, car, de tous les genres de mort, le plus cruel est de mourir de peur.

— Au diable vos histoires ! s'écria Baraja : je ne sais pourquoi j'ai la manie de vous interroger ainsi.

— C'est effrayant, mais instructif, et comme vous pouvez d'un moment à l'autre tomber entre les mains des Indiens, il est bon de savoir ce qui peut